On complimeint

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 2

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-190234

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

On complimeint.

Vo sédè que dein lè z'églisès dè veladzo, lâi a âo màitein coumeint n'espèce dè cheindâi que va du la trablia dè coumenïon tant quiè vai la porta, et que lè fennès sè mettont d'on coté et lè z'hommo dè l'autro. Adon parait que l'autra demeindze, à cein que m'a contà lo brigadier, que l'aviont lo prédzo su lo tard, l'âi a cauquon que s'est met à dévezà tandi que lo menistrè prédzivè, que cein lâi a copà lo subliet et que s'est arretà franc. Dévant dè reinmodà, s'est met à vouâiti lè dzeins âo blianc dâi ge coumeint po lâo reprodzi dè férè dinsè dâo trafi, et coumeint guegnive dâo coté dâi fennès, la granta Rose, onna granta tabousse, que sè peinsè que lo menistrè crâi que l'es lli qu'a menà lo mor, sè lâivè et lâi fà :

— N'est pas dè stu coté qu'on dévezè.

— Tant mi ! repond lo menistrè, cein botsérà pe vito.

Cein qu'on pâo portant soitâ !

Dou z'amis que ne s'étiont pas revus du grantenet, sè reincontront per hazâ l'autro dzo, et po sè bin revairè, ye vont, ein vretablio vaudois, partadzi demi-pot. Aprés s'étrè racontâ cein que l'ont fé du que sè sont pas vus, ion dâi compagnons fâ à l'autro :

— Eh bin, ora, Dieu sâi béni, n'é pas à mè plieindrè, tot va bin per tsi no ; mà ye désiro onco duè tsouzès dévant dè mouri.

— Et quiet ?

— Eh bin, voudré vairè Naplies.

— Naplies ?

— Oï. Naplies ! Y'é étà à l'esposechon dè Paris ; y'é étà âo ti fédérat dè Berna ; ye cognâisso Dzenéva coumeint ma catsetta ; mà on dit que Naplies est tant bio, avoué cé Vézu, ellia montagne bornua que cratchè lo fù coumein 'na fougasse, qu'on dit mémameint que y'a on Territet que va tant qu'âo coutset, découtè lo perte. Eh bin, voudré onco cein vairè.

— T'as pardi bio férè, kà n'est pas lo diablio por tè dè tè pàyi on beliet dè troisiémès po Naplies. Et l'autra tsouze que te soitè onco po étrè satisfé, qu'est-te ?

— Eh bin, tè dio, voudré vairè Naplies.

— Et bin vâi ; et pi onco ?

— Et pi... vairè mouri ma balla-mére

MÈRE ET FILLE

I.

— Entrez ! j'y suis pour mes amis !...

La porte s'ouvrit, et Bernard d'Hauterive, grand et beau garçon de vingt-huit ans, se montra dans l'entrebâillement, avec une figure qui ressemblait à un point d'interrogation.

— Est-ce que tu es malade, André ?

— Non ; mais je réfléchis, et c'est tout comme.

— Ah ! Et depuis quand cette... indisposition ?

— Depuis que le testament de mon cher oncle m'a presque mis dans l'obligation de me marier.

— Mais ce presque indique que tu peux t'en dispenser.

— J'ai une conscience, ami, et le brave homme tenait tant à ce mariage, que j'aurais de vrais remords si j'en abandonnais l'idée.

— Mais enfin, avec qui te maries-tu ?

— C'est justement là, mon cher, ce qui fait le sujet de mes réflexions. Tu sais que j'ai le choix entre les deux ?

— Oui, encore une singularité de cet oncle sans pareil ! Te laisser le choix entre les deux, pourvu que tu épouses la mère ou la fille. Eh bien ?...

— Eh bien ! je calcule, je réfléchis ; je suis peintre et, par conséquent, j'adore ce qui est beau avec toute la passion d'un artiste. Et, tu le sais comme moi, elles sont toutes deux adorablement belles, et Mme Fonguerives n'aurait jamais eu de rivale, si elle ne s'était avisée d'avoir une fille. Cette femme de trente-six ans, dans tout l'éclat de la plus splendide beauté, me tourne à un tel point la tête que je me jetterais sans hésitation à ses pieds pour lui avouer mon amour, si, en la regardant, je ne voyais Colette, plus jeune, moins épanouie, et moins belle à cause de cela, peut-être, mais ayant toutes les promesses qui seront des réalités quand sa mère ne sera plus que le passé.

— Diable ! J'avoue que c'est là, en effet, une position embarrassante. Et ces dames connaissent les... exigences du testament de ton oncle ?

— Je le crois, au moins en ce qui concerne Mme Fonguerives ; mais elle est si coquette qu'il est bien difficile de savoir ce qu'elle en pense.

— Et sa fille ?

— Colette ? Mais ce n'est encore qu'une charmante enfant de dix-sept ans, ne se préoccupant de rien, ne connaissant rien du monde, où elle n'a encore jamais mis les pieds, et qui, me voyant aimable et assidu auprès de sa mère, n'aura jamais la pensée que je puisse avoir quelque hésitation entre elles.

— Eh bien ! mets les deux noms dans un chapeau, et tire-les au sort. Les indécisions s'arrangent toujours comme cela.

— Ou elles se dérangent. Est-ce que tu as jamais vu quelqu'un qui soit satisfait d'une décision du sort ? C'est bien le meilleur moyen de maudire sa destinée, et avec elle celle qui en est la cause.

— Eh bien ! je ne vois qu'une chose pour te tirer d'embarras : c'est de laisser marcher les événements, sans t'en préoccuper, et d'attendre qu'ils se chargent eux-mêmes de ta destinée.

— Si c'est comme cela que tu t'entends à arranger mes affaires !...

Un petit coup, frappé à la porte, mit brusquement fin à la phrase commencée.

André tendit la main et prit la lettre qui lui était présentée par son domestique.

— Faut-il te demander la permission de la lire ? dit-il en souriant.

— Eh non ! tu sais bien que j'ai autant que toi le désir de savoir ce qu'elle contient !

— Tu as donc un flair ?... Justement, tiens, lis, c'est *elle* qui m'écrit pour me dire qu'elle m'attend ce soir avec un tas d'ennuyeux qui me gâtent ma soirée.

— Qui, elle ? demanda Bernard avec malice.

— Ah ! tu es assommant, à la fin ! Est-ce qu'une jeune fille de l'âge de Colette a jamais écrit à un homme, même pour l'inviter à une soirée ?

— Et surtout à une soirée où elle ne paraîtra pas, reprit l'impitoyable persifleur.

— Qui te l'a dit ?

— Mais toi ; mais tout le monde ! Est-ce qu'il est permis d'ignorer que Mme Fonguerives est férocement jalouse de sa fille, et qu'elle évite la comparaison, autant que cela lui est possible ?